

entrer, on dépouille la robe de Nessus et on s'y habille de la robe des roses. Et avec qui la voyageuse est-elle partie ?

La Chanterie se mordit les lèvres.

— Toute seule, répondit-il.

— Vous l'avez conduite au chemin de fer ?

— Oui.

— Mais si quelqu'un l'attendait à la première station ?

— C'est mon espoir le plus vif. Vous comprenez bien que ce n'est pas à moi à la consoler.

— Et le mari, qui le consolera ?

LA

---

## FONTAINE AUX LOUPS

---

Dans les beaux jours de l'automne dernier, un jeune homme, Franz Larivière, qui passait la saison en Normandie chez une vieille tante retirée du monde, se leva un matin saisi d'une idée soudaine.

Il rencontra sa tante dans l'escalier.

— Ma tante, dit-il en la saluant, je vais au château de l'Écluse.

Il ordonna à un domestique de seller son cheval.

— C'est un beau chemin, mon cher Franz, dit la tante : des bois qui chantent, des prairies embaumées, toujours des ombrages et des fleurs. Heureux enfant ! toute la vie sera pour toi comme ce beau chemin.

Franz Larivière se mit à table pour déjeuner avec sa tante. Non seulement il ne déjeuna pas avec la bonne dame, mais il ne lui tint pas compagnie, tant son esprit était loin de là.

Quand il monta à cheval, sa tante lui dit en lui faisant un signe d'adieu :

— Mon cher Franz, je vous trouve bien distrait et bien bizarre aujourd'hui. Prenez garde à vous !

Le jeune homme partit sans répondre. Il commença par galoper avec l'ardeur d'un héros qui s'élança au combat. Il fit ainsi plus d'une lieue, ébloui par mille visions charmantes, sans pitié pour la noble bête qui fuyait comme le vent. En arrivant dans les bois, il voulut respirer un peu : il flatta le cou de son cheval et lui parla doucement pour le calmer.

Et il se mit à rêver avec délices au château de l'Écluse : il voyait déjà se dessiner dans son imagination les tourelles coiffées, le portail massif, la grande fenêtre gothique sculptée avec tant d'art, où peu de jours auparavant il avait vu s'encadrer une charmante figure. Il était dominé tour à tour par la crainte d'arriver trop tôt et par la crainte d'arriver trop tard.

— Voyons, dit-il, il n'y a pas de temps à perdre.

Ce même jour, à la même heure, dans le même pays, un jeune médecin, à peine échappé des bancs de l'école, se dit, en fumant le premier cigare du matin :

— Pourquoi n'irais-je pas au château de l'Écluse ?

Le médecin était un jeune homme élégant, qui s'était résigné depuis peu à la vie de campagne,

n'ayant pas de quoi vivre ailleurs. Sa famille était pauvre : il n'avait rien à attendre que de sa science et du hasard ; il avait le bon esprit de compter beaucoup plus sur l'un que sur l'autre.

Il déposa soudainement son cigare, sella lui-même son cheval et partit par le chemin du château aussi gaiement que s'il eût été appelé par trois malades à la fois.

— C'est étonnant, dit son jardinier en le voyant disparaître dans une allée de pommiers, M. Martineau s'en va aujourd'hui sans me dire une seule parole. Que peut-il aller faire de ce côté-là ?

M. Gustave Martineau ne songeait pas ce jour-là à son jardin : tous ses rêves s'envolaient vers le château de l'Écluse, comme s'il eût dû y trouver bientôt la fortune et le bonheur.

Le même jour, toujours à la même heure et dans le même pays, un jeune homme de vingt-cinq ans à peine, fils d'un pauvre agriculteur, descendit d'une espèce de grenier — sa chambre à coucher — avec un fusil sur l'épaule.

— Où vas-tu si matin ? lui dit sa mère, bonne et franche fermière, portant à la main un seau de lait.

— Je ne sais pas, répondit-il avec distraction après avoir appelé son chien, une magnifique bête, gaie et folle, de pure race anglaise.

— Quel enfant ! murmura la mère en l'embrasant ; il ne sait jamais où il va. Es-tu raisonnable

d'aller chasser pendant les semailles ? Ton père est aux champs depuis la pointe du jour. Tu sais pourtant bien qu'il faut toujours être sur les quatre coins du terroir pour surveiller.

Elle entra dans la maison et déposa son seau de lait encore mousseux.

— A propos, dit-elle en retournant sur le seuil, tu ne déjeunes donc pas aujourd'hui ? C'est cela, tu vas encore passer à jeun ta journée dans les bois.

La fermière saisit une tasse, la plongea dans le seau et courut la présenter à son fils, qui s'éloignait déjà.

Paul Dumarsais, ainsi se nommait le jeune chasseur, était un garçon sauvage, aimant les rêves et les solitudes. Depuis son retour du collège, il avait passé son temps au fond des bois, sur le versant des collines, au bord des étangs, heureux de rien, c'est-à-dire de tout ce qui fait la joie des âmes poétiques. Le spectacle splendide de la nature avait chaque jour un renouveau pour lui. Il l'étudiait avec une pieuse ardeur dans toutes ses métamorphoses et dans tous ses mystères. En un mot, c'était un rêveur contemplatif, un poète, un poète moins la rime.

Je n'essayerai pas de peindre toutes les fantaisies de cette nature qui traversait avec tant de fière liberté le printemps de la vie.

Ce jour-là quoiqu'il eût un fusil sur l'épaule, quoique son chien l'avertît par intervalles de la présence du gibier, il ne songea pas une seule fois qu'il portait un fusil. Il allait droit devant lui, sans détour, contre sa coutume, sans faire de halte. Après avoir marché d'un pas égal pendant plus de deux heures, il s'arrêta tout d'un coup et regarda en soupirant par une clairière. Il vit les arbres centenaires qui ceignent le château de l'Écluse. A ce seul aspect, son cœur battit avec force, son regard se troubla, il devint pâle et tressaillit.

Après avoir contemplé ces vieux arbres durant quelques secondes, il se demanda s'il devait avancer encore ou rebrousser chemin. Il se promena de long en large dans le carrefour où il se trouvait ; enfin, prenant un parti violent, il se remit en marche vers le château.

Comme il touchait à l'avenue, un nouveau battement de cœur le saisit ; il n'eut plus la force d'avancer.

— Allons donc ! dit-il en cherchant à s'aguerrir, serai-je donc toute ma vie un écolier ? Est-ce que je suis venu jusqu'ici pour ne pas aller plus loin ?

Tout en reprenant ainsi courage, il n'osa pourtant pas suivre l'avenue. Il se détourna, se promettant d'entrer par la petite porte du parc. Le bruit des pas d'un cheval au galop lui fit tourner la tête ; il reconnut le jeune médecin.

— C'est étonnant ! dit-il en se baissant pour ne pas être aperçu, que vient donc faire ici M. Martineau ? Il s'arrêta dans une chenevière.

— Ah ! j'aime trop cette femme, dit-il, en voyant l'abîme qui le séparait de son amour.

Le jeune médecin arriva très bruyamment au peron, remit la bride aux mains d'un domestique et monta l'escalier d'un air assez dégagé.

— Voulez-vous annoncer le docteur Martineau ? dit-il à une femme de chambre qui vint à sa rencontre par curiosité.

On ne tarda pas à le recevoir. Il entra dans un grand salon d'un aspect triste, d'un ameublement suranné. Une jeune femme, beauté attrayante de vingt ans, se souleva dans son fauteuil et le salua d'un air aimable.

— Eh bien, docteur, quoi de nouveau dans le canton ? Êtes-vous content des malades ?

Gustave Martineau s'inclina une seconde fois, et, s'imaginant que le temps était bien choisi, il déclara sans façon à la maîtresse du logis qu'il venait lui demander sa main.

La jeune femme fut surprise de cette impertinence.

— Il s' imagine, pensa-t-elle, qu'il est encore étudiant et qu'il parle à sa voisine du quartier Latin.

Elle ne voulut pas le mettre à la porte, tout offensée qu'elle fût. Elle se contenta de lui répondre qu'elle

était résolue à demeurer fidèle à la mémoire de son mari. Elle fit cette réponse avec un dédain si digne, que, malgré toute sa fatuité d'homme à bonnes fortunes, le docteur Gustave Martineau jugea qu'il avait perdu son temps ; ne sachant plus quoi dire, il prit bravement son parti : il se leva, salua et s'en alla comme il était venu.

La maîtresse du château était veuve depuis près de deux ans déjà, quoiqu'elle fût très jeune encore. Après quelques mois de mariage elle avait perdu son mari, un vieux conseiller qui lui avait laissé une fortune considérable. Toute normande qu'elle fût, elle avait, outre sa beauté, la grâce d'une Parisienne, avec plus de naïveté. Tout le monde vantait, à dix lieues à la ronde, la belle madame de Thierny.

Depuis la mort de son mari, elle habitait le château de l'Écluse, n'ayant d'autre compagnie que celle de sa grand'mère. Elle vivait simplement, donnant aux pauvres plus que les miettes de sa table. Pour toute distraction elle lisait des romans, allait à la messe, recevait quelques visites ennuyeuses et se confessait les jours de pluie. Son seul plaisir était une promenade solitaire dans les bois du château. Là, elle se créait un nouveau monde, où s'égarèrent tous ses songes de vingt ans. Il faut l'avouer, elle aimait surtout la promenade dans les bois depuis qu'un soir elle avait rencontré un jeune chasseur qui rêvait, les cheveux au vent, son fusil à ses pieds,

le regard perdu à l'horizon. Vous avez reconnu le sauvage Paul Dumarsais. Grâce au chien du chasseur, elle avait pu parler au jeune homme. Lui-même, sous prétexte que son père tenait à ferme quelques arpents de terre dépendant de la succession de M. de Thierny, il était entré quelquefois au château. Un jour entre autres qu'il signait un nouveau bail avec la jeune veuve, elle lui avait dit :

— Ce n'est pas le dernier bail que nous signons ensemble.

Comme ils avaient tous deux l'esprit du cœur, qui est surtout l'esprit de la jeunesse, ils étaient arrivés bien vite à s'entendre, sans trop se demander où les conduirait le plaisir de se voir et de se parler. Un jour madame de Thierny crut s'apercevoir qu'il lui manquait je ne sais quelle quiétude de cœur si douce pour ceux qui n'aiment pas. Elle eut beau en chercher la cause, elle ne la trouva point, ou plutôt elle ne voulut point s'avouer la vérité. Pour échapper à ce malaise, qui avait bien des charmes inconnus, elle résolut de passer l'hiver à Paris, où elle n'était jamais restée plus d'une semaine. Sa résolution causa une grande surprise dans le pays. Elle avait des prétendants en grand nombre ; ce fut une panique soudaine dans tous les cœurs du canton.

Dès que la nouvelle du départ fut annoncée offi-

ciellement, tous les soupirants se mirent en campagne. Le jeune docteur, Gustave Martineau, un des premiers avertis, fut, on l'a vu, un des premiers à se faire éconduire. Il n'en était guère venu que trois ou quatre la veille, qui avaient subi la même réponse. Cette procession d'épouseurs finissait par amuser madame de Thierny, d'autant plus qu'elle devait partir le lendemain.

Cependant Paul Dumarsais était toujours à quelques pas de l'avenue, dans la chenevière, abrité par une haie de sureaux — caressant son chien — ce beau chien que lui avait donné madame de Thierny.

Ce ne fut pas sans plaisir qu'il vit le docteur Martineau revenir bientôt sur ses pas, penchant la tête comme un soldat vaincu.

— Qui sait, murmura-t-il en s'excitant, qui sait si, après la visite ennuyeuse du docteur Martineau, ce n'est pas pour moi la bonne heure de me présenter ?

Il allait se lever quand il vit déboucher à la lisière du bois M. Franz Larivière.

— Cette fois, dit le chasseur, tout est perdu !

Il savait que celui-ci était un homme à la mode auprès des femmes. On va le peindre en quelques traits. Franz Larivière avait vingt cinq mille livres de rentes ; il montait à cheval et fumait comme un Arabe. Il portait fièrement sa moustache rousse,

racontait lestement une histoire, remettait toujours au lendemain le jour de la sagesse; en un mot, c'était un garçon charmant et spirituel.

Franz Larivière fit caracoler son cheval avec toutes les grâces imaginables dans l'étroite avenue, à peu près sûr d'être en spectacle.

— Ah! murmura le sauvage Paul Dumarsais en portant la main sur son fusil, peut-être sans savoir ce qu'il disait ni ce qu'il faisait, si jamais il est assez heureux pour être bien accueilli, je lui ferai payer cher son bonheur.

Franz Larivière était entré au château. Son but, comme celui des autres, était d'épouser madame de Thierny, comptant sur les vingt-cinq mille livres de revenus en biens-fonds de la jeune veuve pour mettre désormais sa vie sur un bon pied.

— D'ailleurs, disait-il, comme pour se consoler déjà des ennuis du mariage, outre ses revenus, madame de Thierny a encore des qualités dignes de contenter un galant homme comme moi.

Il se présenta devant madame de Thierny avec sa bonne grâce accoutumée. Il l'avait rencontrée à diverses reprises dans un château voisin. Elle l'accueillit par un sourire charmant.

— Madame, je suis bien heureux que la fantaisie vous prenne enfin de passer la mauvaise saison à Paris. C'est une bonne idée; tous les triomphes vous y attendent; je serai bien fier et bien heu-

reux de me trouver dans la foule qui se pressera sur vos pas.

Franz Larivière continua ainsi durant un quart d'heure. Toute raisonnable qu'elle était, madame de Thierny se laissa bien un peu prendre à toutes ces jolies paroles. Elle était femme : la plus raisonnable a bien de la peine à ne pas s'admirer dans le miroir de l'oiseleur.

Franz Larivière n'eut garde de tomber dans la niaiserie des autres; il ne dit pas qu'il se voulait marier, il confessa qu'il aimait. Il répéta qu'il serait bien heureux, à son retour à Paris, de rencontrer çà et là, aux Italiens, à la promenade, au concert, au bal, partout où s'épanouit le monde à la mode, cette charmante et gracieuse beauté qui lui avait souri, comme une image enchantée, dans tous les paysages de Normandie. Il parlait si bien que la jeune veuve s'attendrit sans s'apercevoir qu'elle aurait dû ne pas écouter.

Il partit très content d'elle et de lui. Selon l'habitude de la campagne, elle le conduisit sur le perron, ce qu'elle n'avait fait pour aucun des soupirante. Il s'inclina et lui dit adieu par le plus pénétrant regard. Pendant le trouble que causa ce regard à madame de Thierny, il lui saisit la main et y appuya ses lèvres avec un air si suppliant, qu'elle ne trouva rien à dire contre cette témérité.

Il monta à cheval et s'envola dans l'avenue.

Madame de Thierny demeura sur le perron, surprise et rêveuse, séduite d'avance par toutes les joies bruyantes de Paris. Elle craignit d'autres visites et demanda son ombrelle.

Dieu donnait à la terre une de ces belles, sereines et mélancoliques journées d'automne où la nature déploie toute sa splendide poésie. La jeune veuve s'avança dans l'avenue sans se demander où elle allait. Il fallait qu'elle marchât pour mieux rêver : qu'importait le chemin ?

Cependant, sans y penser sans doute, elle prit un petit sentier bordé d'épines et de sureaux qui conduisait vers une prairie solitaire, presque au milieu du bois, au lieu dit la *Fontaine aux Loups*, où elle avait vingt fois rencontré le jeune chasseur.

Tout à coup elle aperçut Paul Dumarsais de l'autre côté de la haie, à quelques pas devant elle.

— Ah ! c'est vous ? dit-elle aussitôt.

Il ne l'avait pas vue s'avancer. Il se leva et chercha un passage dans la haie. Son beau chien s'élança par-dessus et vint caresser madame de Thierny. Elle le caressa, tout en se défendant de sa trop vive amitié. Paul Dumarsais arriva devant elle.

— Que faites-vous donc là dans cette chenevière ?

— Moi, répondit-il tristement, je suis venu comme les autres... je suis venu... pour vous dire... adieu.

Un silence suivit ces paroles, murmurées avec amertume et avec trouble.

— Car, reprit le chasseur, vous partez demain avant midi, et je ne vous... verrai plus... jamais.

— Allez, j'aime trop mon pays pour n'y pas revenir. Mais pourquoi n'y venez-vous pas vous-même, à Paris ?

— A Paris, madame ! moi, à Paris ! qu'y ferais-je ? Je ne suis pas né pour ce pays-là... Vivre ici... y mourir, ajouta-t-il en baissant les yeux, voilà ma destinée.

— Vous êtes un enfant : il faut marcher avec le siècle, il faut allumer son âme au foyer des belles intelligences. Vous chassez comme un sauvage, c'est à merveille ; mais toute la vie n'est pas là.

— Non, toute la vie n'est plus là pour moi, je ne le sais que trop.

— Songez qu'il y a toujours de la place au soleil pour les esprits comme le vôtre.

— Non, madame, il ne reste pas une place à prendre...

Le chasseur leva les yeux sur madame de Thierny.

— Vous ne savez pas ce que vous dites, murmura-t-elle en rougissant. Venez à Paris, — faites-vous beau comme les autres — et je vous marierai à ma filleule, la fille du percepteur.

Ce fut le coup de grâce.

A peine avait-elle prononcé ces paroles, que la femme de chambre vint lui annoncer l'arrivée d'un cousin, substitut à la cour de Rouen.

Comme il était entré par le parc, elle n'avait pu le voir passer.

— En voilà encore un ! pensa le chasseur avec un léger sourire.

— Adieu donc ! dit madame de Thierny en tendant la main à Paul Dumarsais. Vous êtes bien aimable d'être venu me dire adieu. Croyez-moi, ne restez pas davantage à la ferme, où vous ne faites rien.

— Soyez tranquille, dit-il en cachant sa douleur, je partirai...

Il la suivit des yeux jusque sous le vieux portail du château.

— C'est fini ! murmura-t-il en s'éloignant. Adieu donc !

Il entra dans le bois et marcha à grands pas ; il s'arrêta bientôt à la *Fontaine aux Loups*.

— C'est là que j'ai espéré, dit-il en jetant un regard d'ami sur les arbres qui l'entouraient.

Il chargea lentement son fusil ; après quoi il pencha sa tête pensive.

— Je suis trop loin d'elle, dit-il, mais la mort rapproche les distances... Tout à coup un petit pâtre de la ferme, qui l'avait suivi tout surpris de son air farouche, entendit le bruit d'une déto-

nation. Le gamin écarta les branches et vit tomber le chasseur. Dans son effroi, il n'osa s'approcher et courut à la ferme raconter cette catastrophe.

Madame de Thierny se promenait dans le parc avec sa grand'mère et le substitut quand son chien — le chien de Paul Dumarsais — vint soudain se jeter à ses pieds en hurlant.

— Mon Dieu ! dit-elle glacée d'épouvante.

Le chien était couvert de sang. Elle chancela et s'appuya contre un arbre de l'allée. Le chien hurlait toujours ; jamais elle n'avait entendu de pareils cris de douleur. Il retourna sur ses pas. Elle voulut le suivre, malgré les prières de sa grand'mère, qui avait cru comprendre. Quand le chien s'aperçut qu'elle le suivait, il ralentit sa course comme pour la conduire.

Madame de Thierny, soutenue par le substitut arriva bientôt près du chasseur. Elle pensa que là, un soir d'août, pendant que les moissonneurs chantaient dans les blés, il lui avait lu *Paul et Virginie*. Elle avança : dès qu'elle vit Paul Dumarsais gisant sur l'herbe, elle courut vers lui toute affolée. Elle n'osa regarder cette figure douce, fière et pensive qu'elle avait aimée à son insu ; elle prit la main de Paul Dumarsais et tomba évanouie.

Elle n'alla pas à Paris. Elle a passé l'hiver à pleu-

rer et à se promener dans les bois avec le chien du chasseur.

J'ai connu Paul Dumarsais : sa mort ne m'a point surpris. Je connais madame de Thierny : elle a été sérieusement veuve depuis le suicide de ce jeune sauvage.

---

MADEMOISELLE  
DE CORMEILLES

---

I

UNE BOUTIQUE DE MODES EN 1793

La reine Marie-Antoinette venait de mourir sur l'échafaud avec la majesté d'une reine ; Louis XVI, à sa dernière heure, n'était plus le *roi*, mais Marie-Antoinette avait gardé sa royauté jusque sous le couteau funèbre.

La France était en mal d'enfant ; on l'entendait crier et gémir ; les aveugles avaient peur, comme si la trompette du jugement eût appelé les vivants et les morts ; mais ceux qui osaient interroger la mère-patrie reconnaissaient un sourire d'espérance sous ses larmes : elle allait enfanter le monde nouveau.

Rue Richelieu, dans une petite boutique étouffée, sombre, humide, mais égayée par toutes les fantaisies de la mode : plumes, éventails, fleurs arti-